

Un pays pour les voleurs

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **43 (1905)**

Heft 30

PDF erstellt am: **23.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-202511>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

mentaires, celle-là entraînant, ce qui est pis, le chômage sans traitement. Car le maigre salaire journalier, gagné péniblement à la « sueur de leur front », c'est le cas de le dire, se change en zéro franc, zéro centime, lorsque les circonstances empêchent le cantonnier de « figurer » sur son chemin.

Alors même, ils sont gais et hilares. Je connais une équipe — ne précisons pas, car ces braves gens se fâcheraient — je connais donc une équipe de quatre hommes, qui me paraissent bien les plus joyeux travailleurs du monde. Certes, ils ne sont plus jeunes. Il y a dans le nombre deux barbes blanches et les deux autres camarades grisonnent. Mais la vieillesse n'a point abattu leur courage et c'est un grand plaisir de les voir travailler aussi bien que de les entendre deviser entr'eux.

Les vieilles anecdotes, les mots pour rire, les réminiscences d'autrefois, les souvenirs du service militaire, toutes ces choses qui sont la joie des jeunes et des vieux ne tarissent guère lorsque, la journée finie, avant d'aller manger la soupe, ils boivent un verre à l'auberge. Un verre bien gagné, sacrebleu !

Et cette équipe, que je cite parce qu'elle m'est familière, n'est point spéciale au coin particulier que je parcours d'ordinaire. Non, il en est d'autres semblables dans le canton. Beaucoup même, croyez-le bien.

Car le cantonnier, habitué à la vie, parfois solitaire, sous le soleil, la pluie, le vent ou la neige est devenu forcément un philosophe. Il n'a pas de système ou, plutôt, il a le meilleur des systèmes : celui qui proclame que la vie est bonne pour celui qui la prend comme elle vient, sans chercher l'irréalisable et sans se bercer de chimères. Il prend la vie, comme il prend le temps, soleil, pluie, vent ou neige ; sachant bien que se tourmenter est inutile et qu'il n'empêchera pas, par le souci et l'inquiétude, les nuages d'aller à droite ou de dévier à gauche.

Travaillons, prenons de la peine, telle est sa devise, et, ce devoir accompli, le cantonnier est satisfait.

S'il est seul sur la route et qu'un passant lui adresse un bonjour gracieux, il le rend avec plaisir et s'en réjouit, car il aime les hommes et, comme pour le temps, il les prend ainsi qu'ils se présentent. — Il y en a des bons, il y en a des mauvais, il y en a des pis... Le bon Dieu choisira les siens, quant aux *crouilles*, qu'ils s'en tirent.

Et, sur cette pensée philosophique, il serre cordialement la main à ceux qui la lui offrent. Il ne dédaigne personne et ne méprise aucun. Le tableau de la route et de ceux qui la suivent, tableau bariolé, — où les riches succèdent aux miséreux, les honnêtes aux crapules, les bien portants aux estropiés — l'a cuirassé contre les préventions et les jugements téméraires. Il sait pertinemment « qu'il faut de tout pour faire un monde » et, tout en travaillant, il pense que, somme toute, le monde présent en vaut un autre.

LE PÈRE GRISE.

Une affaire d'Etat.

Dans le bureau du premier secrétaire d'une administration publique. Un huissier s'adressant à ce fonctionnaire :

— Mōsieu le chef de service vous demande à son domicile.

— Dites-lui que je ne puis quitter mon travail.

— Mais mōsieu le chef fait dire qu'il vous attend sans faute d'ici à un quart-d'heure.

— Impossible, encore une fois... Il sait bien que je ne puis lâcher la besogne qu'en cas de force majeure.

L'huissier, baissant la voix, de manière à n'être pas entendu des autres employés :

— C'est pour avoir votre avis sur son mousses !

— Ah ! diable ! pourquoi ne me disiez-vous pas tout de suite qu'il s'agissait d'une affaire d'Etat !... J'y cours.

L'esprit romand. — Un trait essentiel de notre esprit national — et qu'on n'a point assez noté jusqu'à présent — c'est la concorde, l'harmonie presque parfaite chez nos littérateurs, de l'écrivain et de l'homme. Très peu de pose littéraire et beaucoup de sérieux. Décidément, la terre romande n'est point celle du décadentisme, de la religion des cloches ou du satanisme. Tant mieux ! J. DUPLAIN

Un pays pour les voleurs. — On parle beaucoup de voleurs, ces temps-ci. C'est donc sujet de rappeler cette anecdote, racontée il y a près d'un siècle, par un voyageur, dans une relation de course au Gessenay.

« Des voleurs étrangers au pays avaient pillé une ferme écartée ; ils furent pris sur le fait. Tandis que le mari allait chercher main-forte, la femme, assistée d'un parent, fut chargée de veiller sur eux. La force militaire, qui n'est composée pour tout le Gessenay que d'un seul homme, avec une longue barbe pour tout uniforme, arrive et trouve les brigands assis à table, et la femme qui les servait :

— Que voulez-vous, dit-elle, ces « bonnes » gens avaient si faim !

Guignol.

A mon frère.

Sur la grande place du village, c'était la fête, l'autre jour.

Autour de la vaste cantine, toujours pleine de monde, — comme toutes les cantines — les baraques foraines étalaient leur luxe fictif et prétentieux dans la bizarre hiérarchie du hasard. Il y avait d'abord un carrousel à vapeur ; celui-là semblait vouloir tout accaparer avec le fortissimo ininterrompu de ses nouveautés musicales. Puis, près de lui, un cinématographe où l'on pouvait voir les derniers événements sensationnels. Ensuite, venait la procession inévitable des tirs mécaniques, des massacres et des marchands de pains d'épices. Enfin, tout au bout de la place de fête, une petite baraque, la dernière : c'était le « Grand Théâtre Guignol ».

Il semblait un peu vous dire, avec ses dorures dégradées et pâlies, qu'il avait connu des jours meilleurs, le « Grand Théâtre ». Il avait l'aspect lamentable et triste des joujoux abandonnés, que l'on retrouve un beau jour au fond d'une armoire...

Sur une estrade chancelante, un homme, plus très jeune, — c'était le directeur — annonçait justement une « grande » représentation. Il faisait son boniment avec la chaleur d'un convaincu ; il y mettait tout son cœur, toute son éloquence, tantôt persuasive, parfois même un peu suppliante. Dame ! les temps étaient durs pour lui, et la concurrence impitoyable ! Il fallait se démener ! Mais le pauvre homme avait beau annoncer un spectacle entièrement nouveau, les gens petits et grands passaient indifférents. Ils trouvaient probablement Guignol bien démodé, bien vieux, et s'en allaient chercher ailleurs des émotions plus fortes, plus modernes.

Moi, je suis allé voir Guignol. On payait quatre sous et on était assis. Nous étions en tout une dizaine de personnes. D'enfants, point. J'avais devant moi un petit paysan bien vieux, bien ridé, assis auprès d'une petite vieille, son épouse. Ils avaient voulu revoir Guignol, comme ils l'avaient vu étant gamins, par ce respect touchant du passé qui existe dans les âmes les plus simples.

Brave Guignol ! J'ai éprouvé à le revoir un plaisir sans mélange. Il me semblait retrouver un vieil ami perdu de vue depuis bien long-

temps. Il n'avait pas changé, Guignol. Il était bien toujours le même farceur aux yeux vireux et au nez tors, toujours aux aguets des niches à faire et des coups à donner.

Pour nous, Guignol était un héros. Il personnifiait vaguement à nos yeux la lutte du petit contre le grand, du faible contre le fort, du bon contre le méchant. Et, comme autrefois, il avait des démêlés passionnants avec la police, le diable, les voisins, avec n'importe qui. C'étaient des intrigues fantastiques et obscures, qui avaient toujours l'immense avantage de finir par des coups. Alors, venaient les luttes homériques entre les acteurs armés de gourdins plus gros qu'eux, de sabres ou de casseroles monumentales.

Un même personnage sortait toujours vainqueur de ces batailles. C'était le légendaire Guignol ! Il nous semblait alors nimbé d'une auréole de gloire...

Elle ne jouait pas mal du tout, la petite troupe du Grand Théâtre. Les rôles étaient bien tenus ; les réparties et les coups portaient comme des fusées. Devant moi, les deux petits vieux riaient, riaient de ce bon rire profond et sincère qui réchauffe ceux qui l'entendent. Gagné à mon tour, je risais aussi à faire bisquer un vaudevilliste.

Plus tard, j'ai repassé devant la baraque. Le directeur était de nouveau sur sa petite estrade, dévidant le même boniment de sa voix vieillotte et fatiguée. Un moment il s'arrêta, à bout de souffle et à bout d'arguments, et regarda lentement autour de lui. Ses bancs étaient vides : personne n'était venu ; personne ne viendrait. Dans la lutte contre les autres, là-bas, il n'était pas le plus fort, il le savait bien... Et l'impresario des pantins fantastiques regardait tristement la foule bariolée qui se ruait sur le carrousel à vapeur, qui faisait queue aux portes du cinématographe. Peut-être pensait-il à l'âge d'or où les petits gosses, moins blasés qu'aujourd'hui, s'en allaient joyeux et enthousiastes applaudir Guignol ?

Maintenant, hélas, Guignol a trop d'ennemis ; il tombe, comme un monarque qui a fini son règne. Bientôt même peut-être ne sera-t-il plus qu'un souvenir ?

Pauvre Guignol ! Comme c'est triste, n'est-ce pas d'assister à sa propre déchéance !

H. S.

Construction économique. — M. L... a l'épiderme peu sensible. Il semble même qu'il ne lui déplaise pas qu'on dise du mal de lui.

Aussi, un de ses excellents amis disait-il de lui, en contemplant le superbe hôtel qu'il venait de se faire construire :

— Il a bâti sa maison avec les pierres qu'on a jetées dans son jardin.

Distinction. — Une jeune mariée, après bien des recherches, a choisi sa première cuisinière.

Celle-ci a une langue qui, en quinze jours, a mis la maison sens dessus-dessous.

— En vérité, je ne vous comprends pas, hasarde timidement sa maîtresse, quel besoin avez-vous de médire ainsi de tous ceux qui ont le dos tourné ?

— Ah ! voilà ; madame me permettra de lui dire que jamais je ne me permets de dire du mal des gens devant eux.

Méliez-vous des gentianes.

Quelle fleur plus délicieuse que la petite gentiane bleue de nos pâturages !

Trois amis avaient fait une excursion dans nos montagnes. Au retour, ils s'arrêtèrent chez un pasteur, parent de l'un d'eux.

Le pasteur, très austère — trop austère — les reçoit... poliment.